

attribuées au pape Clément par les fausses décrétales pseudo-isidorienne. En marge de la Réforme grégorienne, mais dans l'air du temps, se situe la politique ambitieuse de l'archevêque Adalbert de Brême-Hambourg, qui ne visait à rien de moins que de créer à son profit un nouveau patriarcat en Europe du Nord et qui aurait été l'auteur d'un conseil, enjoignant à ses clercs de vivre *si non cate, tamen caute*, dont H.F. révèle toute la subtilité. Le dernier art., consacré au décryptage de la fable du pape Léon et de l'évêque Hilaire clôt de belle manière ce recueil indispensable à tout chercheur travaillant dans le secteur si souvent arpenté de la Querelle des Investitures et de la Réforme grégorienne.

Sylvain GOUGUENHEIM

I centri minori della Toscana nel Medioevo. Atti del Convegno internazionale di studi, Figline Valdarno, 23–24 ottobre 2009, éd. Giuliano PINTO, Paolo PIRILLO, Florence, Olschki, 2013 ; 1 vol., x–314 p. (*Biblioteca storica toscana*, 1^{re} sér., 69). ISBN : 9788822262714. Prix : € 34,00.

La bonne coutume se répand en Italie de ces colloques dits « internationaux » – quoique très modérément – avec une publication propre des *Acta*, eux-mêmes excellents témoins de l'activité de ces équipes aguerries par une formation souvent commune, des séminaires actifs (ici florentins surtout) et des colloques fréquents, sous l'impulsion de maîtres de qualité. Le sujet présenté ici – une genre particulier d'habitat – n'est pas neuf, mais la détermination plus fine des catégories à identifier et à définir lui ouvre des perspectives nouvelles. Le cœur de la réflexion, signifié par le titre : *Centri minori*, entend enrichir une liste qui comprend également « quasi città », « terre », « bourgade », et annonce qu'on s'éloigne des grandes villes. Le discriminant est d'abord quantitatif (nos agglomérations sont nettement moins peuplées que les « centri maggiori »), mais les différences ne s'arrêtent pas là, c'est la question posée par l'enquête examinée ici : centres mineurs, mais en quoi mineurs, et en quoi centres quand même ? L'enquête démarre à la jointure XIII^e–XIV^e siècle, qui coïncide avec l'apogée dans le plat pays d'une population nombreuse et active, et s'étend jusqu'aux années 1430, quand l'exceptionnel document fiscal qu'est le cadastre florentin renouvelle complètement, par sa précision exhaustive, les données fiscales, démographiques, professionnelles et patrimoniales, de la population toscane. S'agissant d'une enquête qui se veut détaillée, elle porte sur dix zones séparées de la Toscane, chacune confiée pour étude à un spécialiste.

P. Pirillo, maître chevronné, avec G. Pinto, de toute cette problématique, et coorganisateur avec lui de cette rencontre, cible son enquête sur les « habitats les plus importants du contado » florentin (il en dénombre une vingtaine) ainsi que, illustrations à l'appui, leur croissance du XIII^e siècle au XIV^e siècle, moment où ils atteignent enfin le statut et la prestance de « fortes et grosses et bonnes places fortifiées » (« terre »). F. Salvestrini, explore quant à lui, toujours dans la mouvance de Florence, la basse vallée de l'Arno et celle de l'Elsa, son affluent méridional, zones alors riches et peuplées, bien connues pour ces dates (XIII^e–XVI^e siècle) par une foule de travaux récents heureusement rassemblés par l'A. dans cette perspective. De nombreuses agglomérations s'y sont développées, tantôt ouvertes, tantôt fortifiées, la population de ces dernières s'étageant avant la peste de 100 à 3 500 habitants. L'A. y dénombre une demi-douzaine de « centre mineurs » qu'il examine plus à fond, en traitant successivement, de ce petit ensemble, le milieu géographique, le contexte

historique, l'espace peuplé réparti entre les murailles, leurs bases économique. Il évoque heureusement pour finir l'encadrement religieux (les « pievi », les monastères, les ermitages éparpillées dans la campagne). Mais, ici, la problématique du « centre » s'estompe. Se succèdent ensuite, en huit chap., les contributions instructives consacrées aux « centres mineurs » des autres régions, toutes rédigées par l'un ou l'autre de leurs spécialistes chevronnés. Les bassins (« conche ») des Apennins – Casentino, haute vallée du Tibre – sont présentés par A. Barlucchi ; ceux de la Val di Chiana, par G. Taddei ; la ville de Cortone par C. Pérol, A. française de la monographie la plus fouillée et la plus récente sur cette ville ; ceux de l'espace siennois, agrandi de Grosseto, par R. Farinelli et M. Ginatempo, dont la contribution fouillée (60 p.) et la problématique valent elles-mêmes un ouvrage complet ; ceux des espaces plus modestes des deux « contadi » de Pistoia, et puis celui de Pise, sont respectivement dus à G. Francesconi et A. Giglioli ; deux centres importants mais en situation intermédiaire sont enfin abordés, pour Montalcino la contribution d'A. Cortonesi, pour Pontremoli, celle de M. Nobiili. La Toscane tout entière est ainsi quadrillée. L'ensemble est très instructif : un matériel considérable est ici mis en œuvre – soit bibliographique, soit archivistique, soit archéologique –, car la recherche italienne a beaucoup progressé, ces vingt dernières années, à tous points de vue – structures, leaders, équipes, objectifs, coordination, publications –, et, dans le cas présent, elle opère presque seule sur son terrain, cas désormais le plus fréquent.

La conclusion de G. Chittolini rassemble excellemment, à son habitude, la problématique et les acquis, mais un point me semble avoir été quelque peu négligé, et c'est le nœud du sujet, à savoir la notion même de centre mineur. Plusieurs contributions s'emploient, bien entendu à le définir. La définition la plus simple, celle de Salvestrini, conjugue existence et qualité des « défenses », et chiffre de la « population » : l'A. fixe à 1 000 habitants ou plus la qualité de centre mineur et cela pour les seules places fortifiées. Une définition plus explicite et détaillée des dits « centres mineurs » est formulée par l'équipe Farinelli-Ginatempo : « J'entends par là les centres qui se situaient juste au-dessous des villes (« città ») et des « quasi-città » bien reconnaissables comme telles [...] et qui se distinguaient pourtant de la masse inférieure des communes rurales par un ensemble de facteurs encore à dénombrer : c'étaient les plus grandes, les plus importantes, celles dont les activités économiques n'étaient ni seulement agricoles, ni limitées aux seuls artisanats élémentaires [...] celles avec une certaine stratification sociale due à la richesse et à la propriété foncière [...] une présence d'élites locales [...] celles à même de se gouverner seules ou du moins de mener une "politique extérieure" en équilibre entre plusieurs pouvoirs supra-locaux, celles qu'appuyaient une administration locale, des archives, et un budget assez conséquent. » (p. 137–139). Dans cette perspective, les centres mineurs se présentaient comme des ébauches de « quasi-città ».

Cette manière de voir me semble incomplète, dans la mesure où elle néglige l'existence fréquente, parmi les simples bourgades, de traits particuliers qui leur confèrent, en la matière, le rayonnement spécifique d'un centre. Ni au début, ni à sa fin, une réflexion poussée et contradictoire ne s'engage sur ce mot « centre mineur » qui ainsi, faute de définition réfléchie, ne peut servir de guide, chacun des contributeurs l'interprétant à sa manière. Fortification, population, administration certes, mais l'expression « centre » suggère aussi un rayonnement, quoique ici circonscrit, puisque mineur, qui enrichit ces quelques critères avec plus ou moins d'intensité, et

mérite examen : « centre mineur » n'est-ce pas aussi le rayonnement régional d'un marché, de plusieurs notaires, de divers commerces et artisanats, d'un important carrefour de routes, d'un port, ou pont, fluvial, d'un relais commercial, d'un point stratégique local, d'une étape de pèlerinage, d'une confrérie régionale, d'un monastère ou couvent, d'un lieu de dévotion mariale ou autre (Impruneta) ? Faute d'une réflexion approfondie et contradictoire sur ce concept, l'enquête tourne court, et pour la variété des centres mineurs, et pour les réseaux qu'ils peuvent constituer, et pour la perception de leur limite inférieure. L'ouvrage tout entier, offre une collection très neuve d'art. de haut niveau, mais, à mes yeux, il échoue à faire de cette expression, « centre mineur », un objet historique fort, à la fois dans ses acceptions, dans ses degrés, dans ses racines et dans ses horizons.

Pour finir, je me permettrai une observation sur la présentation de l'ouvrage. Sur la forme, excellent, qualité Olschki. Sur sa conception érudite, je présente trois souhaits : 1. une présentation des A. ; 2. une bibliographie intégrée ; 3. des index intégrés, *rerum* compris, bien entendu : des A. professionnels s'adressent ici à des lecteurs professionnels.

Charles M. DE LA RONCIÈRE

A Companion to Jan Hus, éd. František ŠMAHEL, Ota PAVLICEK, Leyde–Boston, Brill, 2015 ; 1 vol., x–447 p. (*Brill's Companions to the Christian Tradition*, 54). ISBN : 978-90-04-28055-7. Prix : € 162,00.

Auteur d'une récente biographie de Jean Hus en langue tchèque¹, l'inépuisable F. Šmahel s'est ici associé au jeune chercheur O. Pavlíček pour dresser, à l'intention d'un lectorat international, le bilan de nos connaissances sur le prédicateur de Bethléem. Le propos est ambitieux et repose sur une équipe de onze contributeurs, parmi lesquels se dégagent une forte majorité de Tchèques et une poignée d'Anglo-Saxons ; en revanche, signe d'une relative désaffection outre-Rhin pour la langue et la culture tchèques, l'historiographie allemande brille par son absence. Il faut également noter la surreprésentation de deux générations de hussitologues, les vétérans des années 1960 d'une part, les jeunes pousses de la décennie 2000 d'autre part. Pour des raisons politiques évidentes, la génération intermédiaire fait défaut.

Il ne fallait pas moins que cet attelage de talents pour décliner les deux vies qui furent celles de Hus. L'originalité du volume est, en effet, de se distribuer en deux volets d'inégale importance. Les sept premières contributions, dues aux plumes d'O.P. (la chronologie de la vie et de l'œuvre de Hus), de V. Herold (les précurseurs de Hus), de P. Soukup (Hus prédicateur), de S.E. Lahey (le *Commentaire des Sentences* de Hus), de P. Rychterová (la théologie vernaculaire de Hus), de F.Š. (la théologie politique de Hus) et de S. Provvidente (le procès de Hus à Constance) s'arrêtent longuement sur sa personnalité et son action immédiate. Les trois dernières, consacrées à la postérité de Hus, n'intéressent pas que le médiéviste : traitant successivement de la commémoration liturgique du martyr tchèque (D. Holeton, H. Vlhová-Wörner), de sa tradition iconographique (M. Bartlová) et des réinterprétations auxquelles s'est prêté son *Nachleben* (Z. David), elles s'aventurent jusqu'en plein xx^e siècle. La substantielle conclusion qu'offre F.Š. sur la transmission textuelle du corpus hussien noue, comme en une gerbe, ces deux fils.

1. F. ŠMAHEL, *Jan Hus. Život a dílo*, Prague, 2013.